

Nos gosses

Autor(en): **W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 14

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 6 avril 1918. — Les tics (J. Nel). — Les gastronomes, suite (V. F.). — Nos vieilles chansons : Suisse et canton. — Rein de trossa (Marc à Louis). — Pour nos bons vieux. — Un centenaire (M. Henrioud). — Pour quoi (Méline). — Glanures. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LES TICS

Il y en a de convulsifs et de douloureux, pour parler le langage des disciples d'Esculape, mais on sait que ces messieurs n'aiment pas à s'exprimer simplement : il leur faut un vocabulaire spécial pour préciser leur diagnostic.

Avez-vous remarqué la prédilection avec laquelle les magistrats, les avocats, même les scélérats, taquinent le bout de leur nez quand on vient leur demander un conseil ou se recommander pour une intervention ou encore pour examiner avec eux une affaire, bonne ou mauvaise ? Il semble que ce geste excite la pensée, la chatouille agréablement, la féconde.

Nous sommes remplis de mouvements réflexes auxquels, par leur nature même, nous ne prenons pas garde, mais qui sont un indice précieux pour l'observateur. Le professeur Georges Renard, dans un petit livre, aujourd'hui introuvable, d'*"Homme est-il libre"*, pose ces questions : « Pourquoi rongez-vous votre ongle en ce moment ? Vous n'en savez rien. Pourquoi de ces deux feuilles de papier qui étaient devant vous, également blanches, également grandes, avez-vous pris celle-ci plutôt que celle-là ? Quel a été votre motif déterminant ? Encore un coup vous ne le savez pas ». Eh bien, oui, on doit le savoir, ajoute l'ancien professeur à l'Université de Lausanne, parce que, « entre deux partis, on peut choisir indifféremment l'un ou l'autre, parce que nous avons l'honneur d'être libre ». Par un acte de volonté il est possible de ne plus se gratter l'appendice nasal et de choisir l'une des deux feuilles de papier qui sont devant nous.

Mais il en va tout autrement si l'on est affligé d'un tic. Nous sommes esclaves de certaines habitudes qui n'appartiennent pas à tout le monde. Voici un homme qui sort sans chapeau. Vous vous retournez, pardon, vous vous retournez, car la mode s'est installée : on a découvert que le couvre-chef était une chose étrange, et c'est bien pour cela que pour se distinguer, les chefs nègres portaient orgueilleusement des haut-de-forme.

L'autre jour, au restaurant, un buveur de café lisait ses journaux. Jusque-là, rien que de très naturel. Il les prenait les uns après les autres. Sa physionomie indiquait un de ces multiples étrangers que la guerre nous vaut. Inquiétude, lassitude, préoccupation ; rien d'auteurs ne transpire de ce qui l'agite. Serait-ce un espion ? — mot maudit autant que la chose. Nous ne le croyons pas. Mais voilà tout à coup le client qui se livre à un singulier exercice ; on dirait presque qu'il donne une représentation et que tout à l'heure il va faire la quête. A-t-il mal aux dents ou est-ce un inventeur qui expérimente le moyen — toujours promis, jamais

donné — d'extraire les molaires sans douleur ? Le fait est qu'il a pris de la mortapêche, dont il entoure l'une de ses plus belles incisives, puis, comme un cordonnier consciencieux qui prépare son ligneul, le voilà qui tire une fois, deux fois, puis s'arrête brusquement, l'œil dans le vague... Nous nous détournons...

Le lendemain, place du Flon, un pauvre hère, sec, aux habits râpés, la barbe hirsute, se livre à un soliloque. Sa démarche, tout à coup se précipite, comme celle d'un individu qu'un ordre impérieux forcerait de prendre l'alignement dont il est sorti : c'est l'homme dans le rang. Quelques secondes après, la fantaisie, — ne serait-ce pas plutôt la liberté — reprend le dessus. Et cette réflexion me vient involontairement à l'esprit : un de ces innombrables réfugiés qui, aux injonctions de l'envahisseur, a dû pendant des semaines, des mois... faire partie du cortège lamentable des habitants prisonniers dans leur ville. Ah ! certes, il n'y a pas à hésiter : cet homme a un tic douloureux.

Sur la place St-François, côtoyant la gaie jeunesse, indifférent aux regards de tous, parce qu'il suit son idée, je vois passer un homme, au pas alerte, à la mine sévère. Brusquement, il crache un vocable désignant l'animal cher à Monselet et à St-Antoine. A qui en veut-il ? Aux auteurs responsables du conflit mondial ? Possible.

Enfin, pour terminer sur une note gaie, il faut citer ce brave type — il frise bien la cinquantaine — qui montait l'autre jour l'avenue de la Gare, d'un air souriant, le chapeau à la main, bras et jambes frétilants. Nous avons instinctivement regardé au-devant de qui il allait... Personne, que l'air ambiant. Cela lui suffisait : il respirait le bonheur ; veait-il de gagner le gros lot, de faire un bon repas ou s'en allait-il à un rendez-vous, ou retrouver sa carte de pain, ou recevoir un kilo de sucre ?

Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, raconte qu'une princesse de sang royal avait pour coutume de s'avancer vers les personnes qui venaient lui faire visite ou chez qui elle se rendait et de les... déboutonner.

Après cela, il faut tirer le rideau. J. NEL.



Nos gosses. — L'autre jour, devant la Banque cantonale, place St-François, un étranger avise un garçonnet d'une dizaine d'années et lui demande :

— Dis-moi, mon petit ami, indique-moi le chemin pour aller à l'avenue de Rumine, s'il te plaît.

Le gamin, étendant le bras dans la direction de l'avenue du Théâtre :

— Tu n'as qu'à aller de ce côté. L'avenue de Rumine est au bout de celle-ci.

Alors l'étranger, interloqué de cette façon de répondre, pose paternellement la main sur l'épaule de l'enfant et lui fait :

— Mais, mon garçon, pourquoi te permets-tu de me tutoyer ?

— C'est pas moi qui ai commencé !
(Authentique)

W.

LES GASTRONOMES

III

GRIMOD de la Reynière demeura plus de deux ans reclus au couvent de Domèvre. Sa famille ne l'en laissa sortir qu'à la condition de ne pas le revoir. Pour reconquérir sa liberté, il consentit à tout. Il savait au reste que les siens avaient songé un moment à l'enfermer dans une maison de fous. Trop heureux d'échapper par le bannissement de ce triste sort, il se mit à voyager avec un guide, gardien aux gages des la Reynière. Il parcourut le sud de l'Allemagne et la Suisse. A Zurich, il rencontra Lavater, qui le retint chez lui durant quinze jours.

« On ne saurait croire, écrit Grimod, combien la conversation de cet homme célèbre est animée, belle et intéressante. Il s'exprime en français avec un peu de difficulté, et crée souvent des mots pour rendre ses idées ; mais ce fréquent néologisme, loin de gêner son style, y jette singulièrement d'énergie. Son langage est aussi animé que celui de Diderot, et son âme est bien plus belle. J'ai eu le bonheur de lui inspirer un vif attachement, et je m'en félicite. »

De Zurich, l'ami de Lavater se rendit à Lyon par Lausanne, dont il avait gardé un souvenir si doux. Quelques mois plus tard éclatait la révolution de 1789. Elle lui apporta la révocation de sa lettre de cachet. Libre désormais, il ne retourna pas chez ses parents, qui ne témoignaient aucune envie de le revoir ; il se fixa à Béziers, où il avait une tante et où il trouva tout ce qui pouvait flatter sa gourmandise. L'évêque le recevait à sa table. « La révolution, écrit-il, qui lui a enlevé 80,000 livres de rente, l'a forcé de supprimer de grands repas, mais il nous donne de petits dîners de huit à dix personnes, qui ne le cèdent en rien aux festins les plus somptueux... Perdrix rouges, veaux de roi, melons des dieux, huîtres larges comme des bénitiers, cailles grasses comme des poulets, lapins nourris d'herbes odoriférantes, il faut ici marcher d'indigestions en indigestions. »

La bonne chère ne le retenait pas seule à Béziers : il s'y était épris d'une comédienne de Lyon, et il l'épousa. Les de la Reynière en frémissaient d'horreur. Que ce fils indigne se consume dans sa mésalliance, plus jamais il n'aura un liard de ses parents ! Tel fut leur arrêt. Grimod n'en fut pas altéré ; sans doute s'y attendait-il. Pour vivre, il se voua au commerce. Chose surprenante, cet écervelé montra en matière de négoce un esprit singulièrement avisé et ingénieux. Il fut l'un des créateurs de ces magasins ambulants où se trouvent toutes les marchandises imaginables et auxquels on a conservé le nom de *bazars*. On le rencontrait à toutes les foires des villes du Midi. Rien n'était plus intéressant, paraît-il, que de le voir, avec sa parole aisée et ses manières de grand seigneur, capter les bonnes grâces des chalandes en apparence les plus rêtifs. Loyal autant qu'habile, il ne lui fallut pas longtemps pour être en vogue.